

CORRESPONDANCE DE M. LADEBAUCHE

Ladébauche est appelé en Angleterre par la Bourgeoise, qui lui demande des explications sur la situation politique en Canada.—Opinion de Ladébauche.

Londres, 23 septembre

Mon cher Directeur,

Du moment que j'ai appris que tu partais le *Violon*, je me suis dit: Il y a longtemps que je n'ai pas écrit dans les gazettes. V'la un petit journal qui va être sincèrement patriote et indépendant. Ça me botte. Le *Violon* sera mon organe et mes amis y verront clairement ma façon de penser. Je prendrais la plume et l'encre pour te griffonner un article lorsque un messenger du télégraphe m'a apporté la dépêche suivante:

Prenez steamer pour Londres. Bien en peine de toi. Veux te voir au plus coupant.

(Signé), VICTOIRE.

Avec une dépêche comme celle-là il n'y avait pas à lambiner. J'étais à l'hôtel Bytown avec les gens de Mame Lefebvre prenant une cerise avant de partir pour le chantier des Hamilton où j'avais un bon engagement.

Je mis mon butin dans mon sac de tapis et une demi-heure plus tard j'étais en route pour Québec, où je devais prendre le steamer.

Je me suis bien ennuyé pendant la traversée ayant pour compagnon de voyages deux officiers de l'Armée du Salut, qui m'ont bâdré tout le temps avec tous leurs affûts collants.

Je n'ai pas perdu de temps à Londres. Après avoir pris une bouchée sur le pouce, je me suis fait transporter tout drette chez Mame Victoire.

Il était bien de bonne heure le matin, j'entendais tinter le dernier coup de la messe de sept heures.

Mais avec moi il n'y a pas de cérémonie. La bonne femme me reçoit en tout temps du jour ou de la nuit.

Une servante m'ouvrit une porte du basement qui s'ouvrait sur la cour. Le feu n'était pas encore allumé dans le grand poêle de la cuisine. L'homme au lait était là en train de jaser avec la cook qui nettoyait ses saucepannes.

Les filles eurent tant de plaisir à me voir qu'ils prirent une chopine de lait extra et me préparèrent un bon drink fait avec un tombleur de lait, du sucre, du brandy et un œuf pondu quelques minutes auparavant. Ça m'a fait un bon velour sur l'estomac.

Puis on se mit à causer des choses sérieuses.

Mame Victoire avait été prévenue de mon arrivée. Elle s'empressa de me faire entrer dans sa salle de couture. La pauvre dame me parut bien changée depuis que je l'avais vue. Elle me conta comme quoi on avait fait des misères à Alexandre, le frère de son gendre. On l'avait chassé des chantiers de Bulgarie, après l'avoir complètement décapuchonné. L'hiver promettait d'être dur et c'était encore une famille qu'elle avait sur les bras.

—Pauvre femme! lui dis-je, Je vous plains. La providence vous a ménagé bien des épreuves pour vos vieux jours.

—Mon cher Ladébauche, me dit Victoire, je vous ai fait venir cette fois afin que vous me disiez au juste ce qui se passe chez mes bons Canayens. Tenez, rien qu'à penser au Canada, j'ai tous les nerfs dégraffés et le corps me tremble comme une feuille. On me dit que les Canayens sont presque en révolution. Je crains une guerre civile. Il me semble que bientôt je verrai couler le sang de mes sujets. La nuit je me réveille en sursaut et je crois entendre la voix du canon d'alarme. Je vois des tigres sans pitié déchirer le sein de leur mère, j'entends murmurer de féroces soldats. Que pensez-vous de la crise chez les Canayens?

—Vous n'avez pas besoin de vous faire du mauvais sang, ma chère dame, au sujet de vos enfants au Canada. Les Canayens sont bien moins dangereux que vous ne le croyez.

Je connais mes compatriotes. Pour un rien

ça s'échauffe, ça se fâche, ça parle cinq ou six à la fois. On dirait qu'ils vont tout mettre à feu et à sang, mais quelques minutes après, ça se calme, ça devient doux comme des moutons. Lorsque Riel a été pendu le diable a été aux vaches. On parlait ni plus ni moins que de se déclarer indépendants et d'envoyer tous les Anglais au balai.

Leur colère ressemblait à ces vieux poêles en tôle que l'on fait rougir en deux minutes avec des ripes. Les ripes brûlées, dix minutes le poêle est devenu froid comme de la glace. Moi comme les autres j'ai été en v'nime comme n'importe qui lorsque j'ai appris que Riel avait été pendu. J'ai désapprouvé Johnny et si je l'avais rencontré le 16 novembre dernier, j'aurais pu le mettre en charpie.

On est devenu patriote. Tout le monde à Montréal l'était, mais le Canayen est toujours le même, il faut qu'il se divise. Jamais vous ne verrez les Canayens se tenir comme un seul homme lorsqu'il leur faut se défendre contre un ennemi commun. La division étant venue, v'la que ça change. Les patriotes, les nationaux, les libéraux et les Castors se déchirent à belles dents. Les élections approchent, et pas moyen de s'entendre sur les candidats. Les comtés où les patriotes avait le plus de chances de succès ont été offerts à des étrangers à des gens impopulaires. Comment tout ça se terminera? Je ne puis pas vous le dire à présent. C'est bien mêlé, ma chère dame, bien mêlé à tel point qu'il m'est impossible de vous dire qui aura la majorité aux élections.

—Mais dites moi, si il vous plaît, est-ce que je puis être certaine qu'il n'y aura pas de train aux élections?

—Du train! allons-donc. Pourquoi du train? Le Canayen restera tranquille comme Baptiste. Le temps est passé où ils se donnaient de bonnes taloches. Il n'y aura pas une goutte de sang répandu. Vous pouvez être sûre de ça. C'est moi qui vous en réponds.

—Vous me rassurez, mon cher Ladébauche. A cette heure je pourrai dormir sur les deux oreilles. Maintenant vous allez passer à la cuisine, on va vous réchauffer une bonne tourquière. Mon garçon de cour vous donnera ensuite une bonne torquette de tabac noir. Au revoir, mon ami. Ne partez pas sans avoir une autre conversation avec moi au sujet des Canayens.

Je descendis ensuite dans le bas de la maison où je passai le reste de la matinée à rigoler avec les gens employés dans la cour de Mame Victoire. Je vous assure que cette cour est beaucoup plus belle que l'ancienne cour de Delorme à Bytown.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

La langue française est bien difficile à apprendre, disait un jour un Anglais. Par exemple, le verbe *s'en aller* se conjugue ainsi:

Je m'en vais
Tu te cavales
Il fiche le camp.
Nous nous tirons des flûtes
Vous vous esbignez
Ils se la brisent.

Comment voulez-vous qu'on puisse traduire cela en langue étrangère?

**

Les reporters parisiens ont parfois des rapprochements typiques.

Témoin la phrase suivante à propos du crime de Montrouge:

—On n'a pas encore découvert la tête ni les jambes de la victime. Par conséquent, l'enquête n'a pas avancé d'un pas.

La conséquence est on ne peut plus juste. Comment voulez-vous qu'elle avance sans jambes?

**

Après la célébration du mariage, Un ami de la famille prend à part le père de la jeune mariée et lui demande sans crier gare:

—Vous ignoriez donc que votre gendre est un homme taré, perdu de dettes?

—Hein! vous croyez?

—J'en suis sûr... il n'a pris votre fille que pour payer ses créanciers avec sa dot.

—Et vous ne m'avez pas prévenu avant?...

—Pas si bête: il me doit plus de vingt mille francs!

ARRIVEE DU MAIRE.

Son Honneur le Maire Beaugrand est arrivé à Montréal lundi dernier.

En arrivant à la gare il a été l'objet d'une touchante démonstration.

Le père Gagnon et une députation des habitants de la ruelle Rolland étaient allés le saluer à la gare avec une adresse de bienvenue.

Le père Gagnon félicita le premier magistrat de la ville lui disant que le dernier cas de picotte avait été guéri le lendemain de son départ, et que pendant toute son absence pas un seul patient n'avait été admis dans l'hôpital des variolés.

Rendu à l'hôtel-de-ville, M. Beaugrand a remis au greffier le collier civique un peu défranchi par les influences climatiques de l'Angleterre et de la France.

A la prochaine séance du Conseil, monsieur le maire présentera un mémoire relatant aux édiles les différentes circonstances dans lesquelles il a épaté les gens des vieux pays en se montrant devant eux avec l'insigne dorée de sa dignité.

Si les riverains de l'Hudson ont eu, il y a quelques jours, la visite du serpent de mer, M. Beaugrand prouvera aux citoyens de Montréal qu'ils n'ont rien à envier à leurs voisins de l'état de New-York, attendu que pendant son voyage, il s'est montré très-coulant avec les Anglais et très-patriote parmi les Français, et que par conséquent Montréal a un vrai serpent de maire.

Entrevue du sénateur Trudel avec le millionnaire MacKay.

Comme nos lecteurs l'ont appris par les grands journaux quotidiens, le célèbre millionnaire californien, John W. MacKay, a passé la journée de lundi dernier à Montréal, de retour d'un voyage sur le Pacifique Canadien. Ce qu'ils ignorent, c'est la visite qui lui a été faite par le sénateur Trudel, le directeur de l'*Etendard*, dans un des salons particuliers du Windsor.

Le *Violon*, avant de publier son premier numéro, s'était assuré les services d'un personnel considérable de reporters et de sténographes, afin de tenir ses lecteurs au courant des grands événements du jour. Un des représentants de ce journal était à converser avec le richard de Californie, lorsque le grand chef des castors fit son apparition dans le salon.

M. MacKay prit la carte qui lui avait été présentée et invita le sénateur à s'asseoir. Notre reporter a pris des notes sténographiques du dialogue qui a eu lieu entre les deux personnages.

Voici son compte-rendu: MACKAY.—Ah! oh! c'est vous être sénateur, mossieu Trudel. Ce être la première fois moi voir vous.

TRUDEL.—Je suis le directeur de l'organe catholique l'*Etendard*.

MACKAY.—L'*Etendard*! oh! yes! I remember well. Je avoir reçu une lettre d'un monsieur Prendergast, demandant à moi de envoyer de San Francisco \$100,000 pour l'*Etendard*, une très bonne journal, I guess.

TRUDEL.—M. Prendergast est mon homme d'affaires. Je savais que vous étiez une fort bon catholique et que, riche comme vous êtes, vous ne refuseriez pas de rendre un service signalé à votre religion, en donnant une bagatelle de votre revenu pour assurer l'existence du seul journal religieux qui existe dans le Canada.

MACKAY.—Vous avez raison, mossieu Trudel. J'ai avoir été très occupé quand votre lettre être arrivée à mon maison. Moi ne pas repondre di tout, if I remember well. Je suis très confusé. Moi savoir vous être très bonne catholique, you know, parce que vous me avoir dit d'envoyer argent à sa Grâce le Bishop de Montréal, au Recorder ou au président du Catholic Union. Very sorry, mossieu Trudel. Je suppose votre journal recevoir support du tout le clergé du Canada, n'est-ce pas?

TRUDEL.—Nous avons à combattre les francs-maçons, les mauvais ministres à Ottawa et à Québec, les radicaux et les socialistes. Pour ça, il nous faut beaucoup d'argent. Le clergé n'est pas bien généreux pour moi, il est pauvre et il croit avoir fait assez de sacrifices.

MACKAY.—J'ai appris par les gazettes que vous avoir ici en Canada une Cardinal et des évêques. Eux sont des personnes à donner de l'argent à vous.

TRUDEL.—Il faut que je vous dise, mon cher monsieur Mackay, que le Cardinal et tous les évêques, à l'exception d'un, sont mes ennemis.

Ils sont, sans le savoir, les instruments des libres-penseurs et des francs-maçons. Ils n'encouragent jamais mon journal, au contraire. Mais si vous me faites cadeau de \$100,000, que je vous ai demandés il y a trois ans, vous verrez prospérer la religion dans le pays.

MACKAY.—Oh! yes! vous dites que vous pouvoir faire bonnes choses avec \$100,000, lorsque les cardinals et les bishops sont contre vous.

TRUDEL.—Si j'avais \$100,000 dans la caisse de mon journal, les affaires changeraient de face dans le Canada. Vous verriez les castors venir au pouvoir à Ottawa et à Québec. Alors les affaires du bon Dieu seraient en bonnes mains.

MACKAY.—Les castors! what is that?

TRUDEL.—Les castors forment le parti le plus honnête et le plus religieux du Canada. Ce sont les incorruptibles, les catholiques les plus avancés du pays. Avec \$100,000, nous remporterions les élections et c'est vous qui en auriez la gloire. Cet acte de générosité vous serait compté dans le ciel. J'ai assez d'influence ici pour faire de vous un Chevalier du Saint Sépulchre.

MACKAY.—Rats! Chestnuts! Je crois vous vouloir embêter moi. Moi, pas avoir d'argent pour vous, parce que vous pas obéir à votre Cardinal. Go to pot. C'est vous prendre la porte. Bonjour! Dont you come back here.

Ici finit l'entrevue du directeur de l'*Etendard* avec M. MacKay.

LES POLITICIENS.

Comme ils se sentent petits, ils se sont gonflés pour paraître plus considérables. Comme ils ne se trouvaient pas d'ailes aux flancs pour monter vers le ciel de la pensée, ils se sont emplis comme des ballons, en tirant parti de leur vide même pour engouffrer plus de fumée. La politique est un gaz qui fait cette double merveille de rendre majestueuse la sottise humaine en l'arrondissant, et de lui donner une envolée artificielle dont s'amuse la curiosité des badauds. Ils composent ainsi un peuple de petites outres, un microcosme de vessies qui ballottent, comme on en voit aux longs bâtons des paillasses dans les foires. Les imbéciles les prennent pour des lanternes et s'imaginent qu'ils en seront éclairés. Aucun de ces Icares ne sera jamais brûlé au soleil; ils ne peuvent guère monter plus haut que le vol des oies, mais c'est assez pour qu'on les charge de sauver les Capitales en détresse. Seulement, les oies, qui vont également en troupe, fendent réellement l'espace de leur vol triangulaire et s'y tracent un réel chemin. Eux font seulement semblant de se mouvoir vers un but; mais, au demeurant, ils flottent seulement; ils flottent tout en tournant comme d'aériennes toupies, avec un bruit ronflant qui est la musique du creux. C'est dans un cercle de mots, chrysalides ouvertes d'idées envolées, qu'il font ce travail de hannetons. On ne les en paie pas moins pour cela et ils tiennent, dans la société, une place de plus en plus considérable. Les honneurs s'en vont droit à eux, comme les chardons semblent se dresser d'eux-mêmes sous le nez rose des baudets. Leur seul tort est de prendre ces chardons pour des palmiers et de croire qu'ils broient la noble terre de l'Immortalité. Ils prennent pour la hauteur de leurs fronts celle de leurs oreilles. Ah! mes chères petites outres, mes jolis petits ballonnets, si vous saviez comme le firmament où plane l'âme des artistes et des poètes est loin du plafond de papier bleu où vont se coller vos modestes chimères et vos ambitions essoufflées! Il ne restera rien de vous, mes camarades, que ce qui reste d'une bulle qui crève.

Tournez, tournez, pauvres politiciens, sur le chemin de l'oubli!

Excellente nature. Un vieux bohème, style Henry Mürger, emprunte cent sous à un copain, les fourre vivement dans sa poche, et puis, lui serrant les phalanges:

—Tu sais, c'est de bon cœur!

Discussion grammaticale entre deux amoureux:

Charles.—Un baiser est un substantif; mais dis-moi donc, chère Marie, est-ce un nom propre ou un nom commun?

Marie (rougissant).—Le baiser est la chose la plus commune du monde entre amoureux; il est toujours propre lorsque l'homme a le soin de laver sa moustache.